

Un ami fut longtemps la moitié de mes destins. Heureuse de la sympathie de nos goûts, de nos opinions, de nos talents peut-être, j'étais plus fière de ses succès que des miens. Que de fois, dans la retraite et l'étude, nous avons médité le rêve d'une grande et forte république, qui étonnerait les nations par le bonheur et la vertu de ses citoyens ! Mais combien il nous était démontré que ce n'était qu'un rêve et que la France serait de tous les états celui qui offrirait, par sa situation politique comme par le caractère de ses habitants, le moins de chances pour réaliser cette chimère ! Que nos âmes s'entendaient bien pour l'amour de la vraie liberté, pour la haine de tout despote ! Que nous avons versé de pleurs sur des lauriers trop payés du sang des hommes ? Qu'elle nous semblait barbare, cette gloire achetée par la destruction ! et que nous portions avec orgueil le sentiment de notre indépendance, au milieu de la servitude de tous ! Eh bien ! tu vois aujourd'hui quel rôle consent à jouer celui qui fut mon ami, le rôle public le plus en opposition avec les principes qu'il eut et que je conserve.

« Je ne puis rester plus longtemps près du théâtre de son apostasie politique ; je vais dans le temple de l'antique liberté, encore plein des images vivantes d'Aristide et de Démosthènes, chercher de nobles inspirations et des souvenirs éloquents. Là, dans le fond d'une retraite poétique, j'oublierai, aux sons de ma lyre, de grands crimes et de grands malheurs. Je chanterai la pieuse vaillance des chevaliers chrétiens ; je demanderai à l'ancienne gloire de France une consolation de ses infortunes présentes, et, prêtresse des Muses, je ne reparaitrai qu'avec elles sur le sol de ma patrie.

« Adieu, conserve mon souvenir ; n'oublions que les ingrats et les parjures.

« Signé : S.